



COLERES

Poésie

Frédéri MARCELIN

## Humanité.

Voilà l'hominidé  
À peine debout  
Petit contrefait  
Courant la savane  
Mangeant racines  
Disputant charognes  
À d'autres créatures

Voici sapiens  
Toujours plus grand  
Bien qu'encore débile  
Mais retors et volontaire  
Il a conquis la terre  
Cultive plantes et racines  
Chassant aussi ses semblables

Enfin sapiens-sapiens  
Règne en maître  
Maitrisant feu et fer  
Inconstant et velléitaire  
Ayant rompu le pacte  
Qui le tenait solidaire du sol  
Désormais il massacre la terre.

## Tribunal international.

D'un hypothétique dieu chantant louanges  
Le despote paré d'une toge blanche  
Marche et danse bringuebalant des hanches  
Ogre infâme et sournois singeant un ange

Fais semblant de pénitence et faut pardon  
Au-devant de son peuple disant prière  
Avance fièrement protégeant son arrière  
Dissimulant son âme damnée de larron

Ainsi face à cette juridique assemblée  
Simulacre de justice des profiteurs  
Tombera peut-être son masque enjoué.

## Exilées.

Elles vont sur les chemins cherchant subsistance  
Orphelines de leurs nations abusées violées  
Craintives ignominieusement dévoilées  
Abandonnées sur quelque grève en instance

Laissées pour tous les comptes avec ou sans vie  
Noires africaines blanches kurdes fuyardes  
Ramassant en hâte leurs ultimes hardes  
Rêvant du solidaire en implorant survie

Précipitées aux grillages des frontières  
Dans un dernier cri de souffrance amère  
Elles ne sont plus que tourments et colères.

## Assassins.

Sous leurs drapeaux verts les pourceaux se repaissent  
Vidant les chargeurs de leurs fusils sur nos corps  
Ôtant d'un coup la vie si douce à nos transports  
Lors Indigents cadavres à pourrir nous laissent

Se jetant sur la farine volée à nos mères  
Violant nos sœurs nos filles et nos femmes  
Pillant déchirant tout à grands coups de lames  
Ils survivent eux-mêmes à la misère

Criminels ils le deviennent par la guerre  
Guidés par des fous de dieu à l'ignoble dessein  
Qui sans foi ni loi sont monstres sanguinaires.

## Événementiel.

Le fracas de l'information redondante  
Laisse définitivement peu de place  
À ce qu'à travers le monde il se passe  
La vie des stars vomissure débordante

Remplace ici-bas la culture humaine  
Traquant sur le net des images choquantes  
Qui hors du contexte et bien humiliantes  
Se veulent pertinente n'étant qu'incertaines

Journalistes ne sont sitôt que chroniqueurs  
L'investigation est un gros mot ordurier  
Les reporters nécessairement contrariés  
Ne peuvent publier à l'envie de leur cœur

Les médias tenus par de fermes industriels  
Dans le velours posent nouvelles insipides  
Et transforment tout en guimauve putride  
Laisant là le chaland bien sage et heureux

Lors qu'insoumis et libres certains s'affairent  
À rechercher dans les dépotoirs des nantis  
L'évènement caché à la foule des petits  
Que les puissants perfidement voudraient taire

La France n'est plus la patrie des droits de l'homme  
Non plus que L'Amérique celle de la liberté  
En creusant profond vous trouverez la vérité  
Méfiez-vous car fuyante elle se dérobe à l'homme.

## Prière.

Pour tout le vivant  
Rouge est le sang  
Nègres blancs ou chinois  
Nous n'avons pas le choix  
Animal végétal ou minéral  
Également composent le vital  
La nature à tous est identique  
Choyons-la car elle est unique  
D'elle nous tenons la vie  
En elle sont nos envies  
Nos amours et nos haines  
Résident en tous nos gènes  
Bénéissons nos amours et bannissons nos haines.

## Desperados.

Les miséreux jamais ne s'apitoient  
Tentant de cultiver semblant de joie  
Ils vont de désillusion en dépit  
Chez certains la haine y fait son lit  
L'inimitié gonfle des cœurs meurtris  
Ne sachant plus que cracher le mépris  
Alors sur des routes de rancune  
Pour emblème un quartier de lune  
Saccagent violent tuent au pur hasard  
D'une idéologie prise au bazar.

## Déchirer le voile.

De leurs voix douces elles chantent la colère  
Levant un poing rageur vers un ciel de tonnerre  
Femme déshonorée par de mâle coutumes  
Couvertes entières d'horribles costumes  
Ne voulant plus plier rompues sous des douleurs  
Infligées des hommes étouffant leurs bonheurs  
Déchirer ses voiles ternes lourds et suffocants  
Faire surgir leurs visages et les montrer riants  
Laisser partir la peur et retrouver la joie  
Abandonnant les hommes à leur folle foi.

## Réfugié.

Toi qui vins de si loin  
Quérir un refuge  
Après ce triste naufrage  
Souhaitant une manne nouvelle  
Pour nourrir tes enfants  
Restés dans ton pays de misère

Toi qui vins aussi près  
De nous chercher le secours  
Que nous ne t'offrirons pas  
Tu erres dans ta solitude désolée  
À la prospection de quelques miettes  
Que nous te concéderons peut-être

Toi qui es tout contre nous  
Quémandant un peu de chaleur  
Que nous ne t'offrirons pas  
Tu passeras l'hiver dans le froid  
Avec une mauvaise couverture  
Que nous aurons laissé aux rebuts

Toi qui es venu d'au-delà des mers  
Si tu retournes un jour chez toi  
Au si doux pays de ta mère  
Souviens-toi que nous étions absents  
Défaillants à te sauver de ta détresse  
Aveugles à considérer ton infortune.

## Vaste monde.

De par la terre  
Où que l'on s'attarde  
Les hommes sont identiques

De par la terre  
Où que l'on soit  
Ils s'affairent à de semblables besognes

De par la terre  
Quel que soit le langage  
On entend d'analogues paroles

De par la terre  
Quelle que soit la couleur des êtres  
Le sang qui coule est rouge

De par l'immensité de l'océan  
Où qu'un navire mette à l'ancre  
Flottent les taches d'hydrocarbures

De par la grandeur du ciel  
Où que porte la vue  
Un avion laisse sa ligne blanche

De par le vaste monde  
Où que le regard se pose  
La misère a déposé son empreinte

Laissant ici et là présente  
L'indélébile noirceur de l'âme humaine.

## Aux femmes de Syrie et d'ailleurs...

Perles d'Orient Vénus en collier de nacre  
Filles dérobées d'étoffes noires d'encre  
Gardées secrètes sous vos linceuls vivantes  
Afin que plus personne ne vous enchante

La honte soit sur vos frères et vos amants  
Occultant la lumière de vos yeux charmants  
Sous les voiles infâmes celés par vos aïeux  
Dans une folie dictée de sombres religieux

Premières victimes d'un massacre ordonné  
Où rien ne vous sera nullement pardonné  
Violées persécutées lapidées oubliées  
Vos destins à la mort sont à jamais liés

Que surviennent la guerre et son cortège  
C'est encore vous qui en subirez le siège  
Et vos enfants emportés dans la tourmente  
Sacrifiés aux chocs de batailles sanglantes

Vous laisseront à jamais veuves et stériles  
Vos hommes de ses affrontements futiles  
Ne tireront que vil esprit de vengeance  
Hâtant de tout un peuple la déchéance.

## Exil...

Ils partent  
Ils quittent leur terre maternelle  
Ils s'en vont car par trop ingrate  
Celle-ci ne sustente plus leur faim

Ils partent  
Ils quittent leur patrie  
Ils s'en vont car pillée par d'autres  
Celle-là ne connaît plus ses enfants

Ils sont par des chemins de misère  
Bousculés rançonnés loin de leurs foyers  
Cherchant un coin de paix  
Où déposer leur désespoir

Ils vont où nos désirs les guident  
Ils sont parqués rangés classés recensés  
Où nos volontés les contraignent  
À laisser choir leurs hardes dérisoires

De tout leur cœur criant l'espoir  
Ne leur parvient qu'un peu d'eau  
Et pour calmer cet appétit de liberté  
Ne leur arrive qu'un peu de farine

Si loin en allé pour si peu recevoir  
Si loin désormais de leur pays perdu  
Si près de nous soustraits à nos vues  
Ainsi dérobés à notre honteuse ignorance

Ils sont venus d'un peu partout  
D'une vie trop dure qui les a fait fuir  
De notre égoïsme qui les a contraints  
À chercher asile en des contrées plus riantes

Exilés naufragés abandonnés  
Ils ne sont plus qu'errances de la vie  
Ici aujourd'hui demain où nous voudrions  
Reverront-ils un jour la couleur de leur terre

Retourneront-ils au sol de leurs aïeux  
Replanter leurs racines arrachées  
Ou demeureront-ils à jamais esclaves  
De notre bienveillante miséricorde.

## Reporters.

Ils ont déchiré leurs peaux aux ronces de la vie  
Courant par des routes tortes et boueuses  
Cherchant où se cache la justice honteuse  
Exilée par les hommes de biens qui l'ont ravi

Ils ont fracassé leurs os aux murs des prisons  
Simplement à croire à plus juste partage  
À libérer l'information de sa cage  
Serrée par les hommes pour de cupides raisons

Ils ont crevé leurs yeux à trop saisir l'horreur  
Parcourant sans armes des champs de bataille  
Juste pour témoigner des funestes ripailles  
Engendrées par l'usage insensé de la peur

Ils n'ont eu en retour que les pages lustrées  
Des magazines distillant l'abject poison  
Dont ils voulaient combattre l'ignoble attrait.

## Je ne suis pas Charlie.

Ceux-là mêmes qui huaient Charlie méchamment  
Tandis qu'il défendait leur liberté follement  
Manifestent maintenant leur infortune  
Implorant police de leur donner la lune  
Voilà donc pourquoi je n'étais pas Charlie  
Ni que je porte aujourd'hui deuil pour Paris  
Je suis Français par tradition républicain  
Fier de mon histoire et non pas sans chagrin  
Honteux de voir un gouvernement de pleutres  
Se comporter comme le font tous les traîtres  
Piétinant sans vergogne nos règles sacrées  
Édictant lois scélérates en jargon sucré  
Pour mieux nous contenir en dépendance  
Et éviter qu'au citoyen ne vienne conscience  
Fallait-il qu'en ce pays au long de ma vie  
Ne vois que délier ce qui en faisait l'envie  
Et que dans la tourmente véritablement  
Les tribuns se conduisent lamentablement  
Omettant qu'ils doivent bien servir la France  
Au lieu de la plonger dans l'intolérance  
Libre je suis et le resterais jusqu'au bout  
Fraternel avec ceux qui resteront debout.

## Il y a cent ans.

Ils étaient des millions rampant dans la boue  
Des millions qui tremblaient dans la poussière  
Le parfum putride du trépas pour bannière  
En face leurs frères dans un même dégoût

Du fond de leur tranchée sans nul autre espoir  
Qu'être encore demain survivant au charnier  
Les yeux clos pour ne pas voir la camarade gagner  
Et remplis du vacarme des obus chaque soir

Au combat pour une poignée de rois de nantis  
Dix-huit millions sont couchés dans la terre  
Parce que la fraternité devait se taire  
Pour le Capital des vies par millions anéanties.

## Verdun.

La blancheur putride d'un cadavre gisant  
Du profond de sa tranchée le regard sans yeux  
Fixant un ciel trop clair depuis le sol crayeux  
Les deux mains tendues vers un dieu inexistant

Arborant sombre grimace pétrifiée  
Qui ne sait plus rien des souvenirs du passé  
Ignorants la puanteur des trépassés  
Dédaigneux de cette jeunesse sacrifiée

Des généraux glorieux aux képis étoilés  
Passent en revue des guerriers désolés.

## Charité, s'il vous plaît !

Tendant la sébile, les bourgeois quémangent.  
Ils quêtent pour les cancéreux, la recherche,  
Les lépreux, faisant l'article sous les porches,  
Aux entrées des supermarchés, ils attendent,

Par deux par trois qu'un chaland donne la pièce.  
Comment vous ne vous sentez donc pas concernés,  
Par ce grand mal, dont il faut les causes cerner,  
Ce cancer malin qui traîtreusement progresse.

Tandis que des laboratoires sans besoins,  
Gavent d'argent leurs cupides actionnaires,  
Ils pleurent aux pauvres, aide pécuniaire,  
Ceux-là même auxquels on rogne les soins.

Au jour venu, font Sidaction, font téléthon,  
Montrant misère en implorant l'empathie,  
Toujours au profit de ces avides larrons.

## Une histoire Française.

Y avait-il grand soleil sur Paris  
Ce quatorze juillet 1789  
Lorsqu'un peuple affamé  
Grondant révolte  
Prenait une Bastille vide

Des lumières avaient-elles  
Éclairées ces parisiens  
Où la simple colère  
Avait-elle mis sur les pavés  
Ces sans-culottes

Armés de piques et de fourches  
Vouant à la géhenne un royaume dégénéré  
Ils criaient vengeance et liberté  
N'ayant que leurs cœurs gros  
D'une rancune d'abandon

Tiers état d'une société scélérate  
Laissés pour compte  
Par la noblesse et le clergé  
Ils réclamaient trop fort  
Plus d'égalité

Courant vers cette forteresse  
Au travers des faubourgs  
Dans une allégresse débridée  
Ils rêvaient tout haut  
D'un avènement fraternel

Cependant que déjà  
Des bourgeois nantis plus que noblesse  
Visaient un ordre nouveau  
Où seule richesse serait pouvoir  
Le ciel se couvrait-il sur Paris ce jour-là.

## Moritura vos salutat.

Marianne se levait debout  
La poitrine à l'air  
Vociférant liberté égalité fraternité

Marianne était encore debout  
Portant fière l'oriflamme  
D'une république allègre

Marianne s'est couchée  
Malade désenchantée amère  
Veuve des démocrates

Marianne va mourir  
Laisant le peule sans repère  
Choir au fond de la misère

Marianne est morte assassinée  
Par des tribuns vendus pas cher  
A quelque marchand sans scrupule.

## Marianne née le 22 septembre 1792.

Je suis née dans la douleur,  
Le premier vendémiaire de l'an I.  
Mes parents jamais ne m'ont porté  
Sur les fonts baptismaux.

Je suis née sans religion,  
Dans Paris, ravagé par des bourgeois  
Qui se voulaient monarques à la place du roi.  
Mon peuple criait liberté.

J'ai grandi fière et malmenée,  
Devant parfois céder ma place,  
À des roitelets de passage.  
Mon peuple criait égalité.

À l'occasion, des étrangers m'ont violé,  
Salissant mon corps blessé  
De leurs bottes sanglantes.  
Mon peuple criait fraternité.

Aujourd'hui moribonde,  
Laminée par la corruption marchande,  
Abandonnée à la dictature du profit,  
Mon peuple pleure de désespoir.

Alors voilà qu'il s'est exprimé  
Jetant dans mes urnes ses vomissures  
Choisissant de vivre en esclavage  
Détourné de ma devise tant aimée

Je suis à bout de souffle, n'ai plus goût à rien,  
Mes présidents se pensaient monarques,  
Mon cœur est brisé, tous m'ont abandonné,  
Je sens mon âme me quitter, pour l'infini des cieux.

Marianne décédée le 4 floréal an CCXXV de la  
République.

## Notre Roi.

Nous ne connaissons pas notre roi  
Pourtant d'une main de fer  
Il maintient coi nos rêves  
Ses serviteurs seigneurs zélés  
Qui ont noms présidents ministres  
Nous confinent pieusement  
Dans une fausse liberté  
Où de gentils députés font semblant  
De représenter nos illusions  
Nous laissant de jolis jouets  
Pour communiquer nos angoisses  
Ils nous parquent comme des animaux  
Dans de somptueux clapiers  
Tout équipés de magnifique technologie  
D'autres ont moins de chance  
Ils cherchent pitance où ils peuvent  
Nous rappelant notre favorable condition  
Ils sont des épouvantails  
Leurs misères sont nos gardes-chiourmes  
Leur indigence dicte notre conduite  
Redoutant de tomber trop bas  
Nous obéissons ainsi à notre roi.

## Vaste monde.

De par le vaste monde  
Où que le regard se pose  
La beauté respand de lumière

De par la terre  
Où que l'on s'attarde  
Les hommes sont identiques

De par la terre  
Où que l'on soit  
Ils s'affairent à de semblables besognes

De par la terre  
Quel que soit le langage  
On entend d'analogues paroles

De par la terre  
Quelle que soit la couleur des êtres  
Le sang qui coule est rouge

De par l'immensité de l'océan  
Où qu'un navire mette à l'ancre  
Flottent les taches d'hydrocarbures

De par la grandeur du ciel  
Où que porte la vue  
Un avion laisse sa ligne blanche

De par le vaste monde  
Où que le regard se pose

La misère a déposé son empreinte

Laissant ici et là présente

L'indélébile noirceur de l'âme humaine.

## Aller simple.

Pas même un simple wagon pour les bestiaux  
Avec des stalles de la paille un peu d'eau  
Et cette vieille odeur rustique prenante  
Et apaisante des calmes ruminantes

Uniquement des fourgons de marchandises  
Plancher de bois brut pour une mort promise  
L'âcre odeur de pisse de sueur et de merde  
Des vieux des malades dont les vies s'y perdent

Amoncelés nombreux dans ce clos trop petit  
Hommes femmes et enfants de si loin partis  
Serrés hébétés sur cette route de fer  
Pour cet épouvantable voyage en enfer

Le bruit de la locomotive loin devant  
Des aboiements de chiens et des soldats hurlant  
Quand le train stoppe pour emplir son ventre d'eau  
De quelques bois disjoints certains sauvent leur peau

Ceux-là qui tentent de fuir de chercher de l'aide  
De trouver de quoi boire et manger et entraide  
La foudre des fusils leur éclatant les reins  
S'effondrent à terre tandis que repart le train

Le convoi à nouveau roule portes verrouillées  
Sur ces êtres perdus désemparés souillés  
Bien plus tard le périple infâme finissant  
Les wagons crachent leurs voyageurs chancelants

Alors crasseux puant ceux qui n'ont point péri  
Bien rangés sur le quai s'en vont subir le tri  
Examinés nus les moins faibles épargnés  
Les autres honnis aux douches gazés et niés

Puis leurs corps s'en vont en fumerolles sombres  
S'effilochant au ciel évanescentes ombres  
Disparus définitivement outragés  
Seuls restent quelques fantômes négligés

Et des noms de lieux abhorrés des mémoires  
Phrases insipides dans les livres d'histoire  
Buchenwald Struthof Treblinka Belzec Dachau  
Neuengamme Mauthausen Auschwitz-Birkenau. À mon  
père.

## Mauthausen 5 mai 1945.

Vous n'osiez pas  
Vous ne pouviez pas  
Franchir cette porte à rebours  
Où le travail devait vous rendre libre  
Cadavres encore vivants  
Tremblants sur vos jambes décharnées  
Les yeux immenses de faim  
Les mains tendues pour un bout de pain

Tu ne pouvais plus mon père  
Tu ne savais plus si dehors  
La vie existait encore  
Tu voyais ces Américains casqués  
Étaient-ce de nouveaux bourreaux  
Remplaçant les uniformes noirs  
Tu étais là et n'osais pas franchir le pas  
Traverser ce portail  
Sortir de l'enfer

Vous n'aviez plus de confiance  
Vous n'aviez plus d'espoir

Tu es resté là longtemps  
Pleurant sur le tas d'os  
De tes vingt-trois ans  
Des larmes qui ne venaient plus

Leurs sourires en face forcés  
De circonstance  
Contraints par l'effroi

De ce qu'ils avaient été incapables d'imaginer  
Là derrière les crématoires toujours fumants  
Abandonnés en hâte par les tortionnaires  
Vomissant leurs putrides odeurs  
Enfin sortis du camp  
Dans le train qui vous rendait  
Au pays qui vous avait vendu  
Vous vouliez vous croire voyageurs ordinaires  
Mais trop frêles silhouettes  
Sur le quai personne ne vous connaissait

Ton nom épinglé sur ta poitrine  
Pour que tante Jeanne te retrouve  
Au beau mois de mai de Paris retrouvé.      À mon père.

## Épaves humaines.

Venus de la mer et du vent  
Ecume des vagues jetée sur le sable  
Par un ressac furibond

Laissés pour compte  
Moribonds  
Echoués par centaines

Abandonnés  
Sur d'inhospitalières côtes

Venant d'on ne sait quelle contrée  
Quérir un nouvel ancrage  
A vos vies déchirées par la guerre

Chercher réconfort  
A vos corps décharnés par la famine

Aux rives d'une vieille Europe  
Transie de peur  
Réfractaire à vous secourir

Vous errez de port en port  
De ville en camps de fortune  
Dressés en hâte pour vous cacher  
Construits pour vous soustraire  
D'une populace déjà désespérée  
De ne connaître nul avenir à ses enfants

Vous venez grossir les rangs  
De tous les pauvres oubliés  
Dans les faubourgs crasseux  
Que la grande ville vomit hors ses murs

Vous serez plus miséreux que les plus indigents  
Requérant soupe populaire  
Et vieux habits délaissés  
Orphelin à jamais de votre terre natale.

## Apathie

Au hasard de rues de sables mouvants  
S'enlisent les marionnettes,  
Engraissées de futiles pensées  
Dispendieusement vomies  
Par des médias despotiques et vulgaires.  
Elles déambulent mollement  
A la dérive d'une incontinence poisseuse.  
Exsangues de toute réflexion,  
Ne rêvant que gros lots,  
Vivant de subsides lénifiants.  
Obèse de mal bouffe et d'ignorance,  
Ces marottes crachent sur un monde  
Forgé de leur indolence.

## Vindicatifs

Ils mollardent déjà sur nos tombes  
Bien avant que nous passions  
Piétinant salement nos songes  
A coup de bottes ferrées  
Arborant des étendards  
De croix noires sur fond rouge  
Solidarnosc en gilets jaunes  
Populace manipulée  
Fière de préceptes qu'elle ignore  
Face à gens d'armes niais  
Friands de crânes fracassés  
Frénésie populaire  
Envers et contre tout  
Hier vacant en guenille  
Aujourd'hui revendique grand soleil  
Et laisse la bise trousse ses jupons.

## Tempus fugit.

De trop loin pour savoir d'où  
Il est reparti sans savoir où  
De questions sans réponses  
Nous laisse ignorant de nous  
Abandonnant nos âmes aux tourments  
Laisant nos vies vides de sens  
Pour les combler sommes dans l'avoir  
Délaissant l'être sottement  
Fuyons vers l'avenir sans retenue  
Dédaignant notre nature  
Inventons des règles sans fondements  
Faisant semblant d'exister  
Dans cette courte durée qui nous presse  
D'inventer de fausses vérités.

## Dictat.

Grandiloquence des prophètes de pacotille  
Puisant aux évidences philosophiques  
Prêtres scientiste d'une raison délétère  
Imposant des lois iniques à la foule des ignorants  
Décernant satisfécits aux plus crédules  
Elèvent des statues aux tyrans  
Maintenant la foule dans l'inconscience  
De sa souveraineté.

## Amissa sapientia.

Peuples étranges enclins aux rixes  
Qui crient amour et tolérance  
Griffant de leurs membres sclérosés  
La terre qui les vit naître  
Dérobant l'ombre de leur conscience  
À un faux soleil de luxure

Étranges créatures de chair et de sang  
Portés par une charpente osseuse  
Qui se veut droite et fière  
Puis qui se couche aux premiers diktats  
D'un qui parle plus haut  
De croyances mortifères

Insolites êtres vaquant à des choses banales  
Avec l'empressement d'un troupeau  
Guidés de chiens se voulant bergers  
Qui les mènent en pâture à quelque loup  
En récitant des psaumes  
De bateleur de foire.

## Indolence

Le regard incertain  
Fixé sur un horizon trouble  
Où l'on ne distingue plus l'humain  
Tant il est costumé de faux semblants  
Divaguons au fil des heures perdues  
Sans plus de repères qu'une vague idée  
De ce qu'il put être  
Si le respect l'avait guidé  
Avenir et passé se confondent  
Dans le mensonge permanent  
Des vérités qui se meuvent  
À l'envie des marchands de sable  
Ainsi nous somnolons  
Dans une torpeur molle et triste  
Laisant d'ignobles bergers  
Guider nos existences par écrans interposés.

## Libération.

Des centaines, des milliers de petits soldats  
Que la mer vomit sur la plage Normande,  
Arrivés de loin pour y laisser leur viande  
Et ouvrir Europe aux flots de mauvais sodas.

Cette jeunesse sacrifiée par l'ogresse  
Et rutilante Amérique, ouvrant le chemin  
D'un nouvel ordonnancement de nos destins,  
Dorant son blason d'une fausse noblesse.

Puis en douce Crimée les deux géants vainqueurs  
Et la perfide Albion partagent les ruines  
Y roulant tous les peuples dans la farine  
Qui subornés fêtent leur délivrance en chœur.

## Port au prince.

Mouvance de l'éther bousculée de nuages noirs  
Amoncelle sur l'île des orages humains  
Despotes assoiffés volant un peuple moribond  
Dictateurs de passage portés au pinacle  
Par d'anciens colons et de riches voisins  
Qui ancrés comme navires négriers  
Dans l'anse du crabe répandent cancer  
Et réclament miséricorde aux églises complices.

## Honte à nous.

Tandis qu'à notre petit bonheur bourgeois  
Poétisons sur les malheurs de la terre  
Tant d'autres usent une vie trop précaire  
À trimer incessamment sans plus d'autre choix

Nous qui avons encore accès aux scrutins  
Lors que l'humanité ne peut que subir  
Boudons l'urne sans se soucier de l'avenir  
Et piétons la mémoire de nos anciens

Tous ceux qui combattirent pour nous affranchir  
De la tyrannie en laissant leurs pauvres vies  
Sur les barricades sans autre stratégie  
Qu'espérer voir leurs enfants sans peines grandir.

## Bouc émissaire

Je suis la brebis galeuse  
Cause de tous vos déboires  
Le portefaix de vos rancœurs  
L'exutoire de vos haines  
L'ex-voto de vos vices  
Je viens manger votre pain  
Vous me dites  
Juif  
Gitan  
Inverti  
Franc-maçon  
Étranger  
Je dois disparaître  
Emmener tous vos péchés  
Vous libérer de votre propre honte  
Faire place nette à votre ordre fasciste.

## Fenêtres maléfiques.

Mon pas vacille sur les cailloux du chemin  
L'oubli gagne l'intelligence gangrenée  
Par la misère de médias dégénérés  
Les mots peu à peu s'effacent des parchemins

Le désir se mire dans les flaques glauques  
Des écrans barbouillés de fausse vérité  
Où s'exhibent mollement des célébrités  
Oublieuses de bien trop sombres époques

Lors que dire et faire voir sans la censure  
Relevait du courage et de la dignité  
Lors les idées s'exprimaient sans vomissure.

## De bas en haut.

La lune absente Jupiter seul  
Perce la nocturne brume de novembre  
Encastré blotti dans ses cartons  
L'homme de rien ne voit du ciel  
Que la lueur rosâtre qui couvre la ville  
Il boit pour oublier  
Mais se souvient de tout  
Là-haut sur la terrasse  
Couverte de braseros électriques  
Des filles et des garçons dansent  
Ils n'ont rien à oublier  
Mais les narines pleines de cocaïne  
Eux aussi  
Resteront à côté de la vie.

Une pluie fine a détrempe son manteau  
La marche de l'homme est devenue lourde  
Ses godillots à chaque pas  
Pénètrent davantage le sol boueux  
Il vient de loin  
D'au-delà des monts couverts de neige  
D'au-delà du grand océan  
Où les goélands crient  
L'homme s'appuie sur un bâton  
Un grand capuchon masque son visage  
La main noueuse et sèche tient le bois serré  
On devine que sa houppelande  
Cache une souffrance  
Une peine immense  
A mesure qu'il s'approche  
La peur nous tient  
D'un geste lent il retire sa capuche  
Sa face est étique ses yeux creusés  
Mais ni ses sourcils énormes et gris  
Ni ses cheveux en bataille  
Ni sa barbe blanche et sale  
Ne peuvent atténuer la puissance de son regard  
Il perce nos âmes falotes  
Il nous invective  
Et pourtant nous ne ressentons aucun jugement  
Du dédain peut-être  
Des reproches qui sait.  
Aucun n'ose soutenir ses yeux  
Aucun ne parle  
Tous savent qui il est et pourquoi il est là  
Il revient de temps à autre, nous scrute  
Constata la folie de nos citées

La veulerie de nos actes  
L'inconscience de nos esprits  
Ensuite il s'en retourne  
Un peu plus fatigué un peu plus désespéré  
Puis nous reprenons nos turpitudes.  
Reviendra-t-il ?

**L'espoir.**

## Cauchemar.

J'ai tu mes songes saturniens,  
Honteux que de si viles pensées  
Hantent mon esprit la nuit venue.  
Je tente désespérément de fuir  
Ces visions ancrées  
Dans l'océan de mon inconscient,  
Je dois les cracher à la face du monde,  
Déverser ce fiel qui m'empoisonne.  
Mes cauchemars flottent sur une mer noire  
Teintée de sang, d'où je surgis sabre au clair,  
Tenu d'une main vengeresse,  
Désirant sans remords  
Pourfendre les crânes des tyrans.  
Ma haine exulte,  
Forçant des foules ovines  
De s'écarter de mon chemin meurtrier,  
Cependant que trop las,  
Certains se laissent occire,  
Je finis par m'engluier  
Dans la fange sanguinolente et poisseuse,  
Périssant moi-même,  
Sans jamais mourir,  
Emprisonné par mes immondices,  
Avant que d'accomplir mon dessein.

## Stupéfiante infamie 2.

Errant sournoisement, la mauvaise graine  
Hante, de nos villes les trottoirs immondes.  
Vendant leurs stupéfiants telle une gangrène,  
À ces jeunes à l'espérance moribonde.

Pourtant enfants, ils désiraient autres choses,  
Un monde équitable, un travail honnête.  
Mais laissés pour compte, ébranlés, moroses,  
C'est à leurs dépravations qu'ils se soumettent.

Au bout, l'immonde, où la tyrannie exulte !  
Ces cachots où respect n'est qu'un terme grossier,  
Où trafics foisonnent, d'où rien ne résulte  
Que viol et corruption au regard des geôliers.

Vivant dans l'infamie et l'indifférence,  
Tous, sont dans la vilenie de la réclusion.  
D'autres, cachés, laissent à nos descendances  
Ces vénéneuses substances sous perfusions.

Tous ces fallacieux, tortionnaires impunis,  
De beaux pays lointains, où de pauvres ères,  
Sous la contrainte et totalement démunis,  
Leur sèment ces méphitiques fourragères.

Tandis que leur commerce paye leurs conflits  
Ils gavent d'argent salle nos vils gouverneurs,  
Qui donne le change par justice accomplie,  
Et gentiment dînent avec leurs pourvoyeurs.

## Saigneur qui de nous se joue.

Pourquoi passons-nous toutes nos vies  
À courir pour de vagues envies,  
Rapportant de bien tristes trophées  
D'un monde aliéné qui se défait.  
Où celui qui prétend être roi,  
Ne désire que prendre des droits,  
N'acceptant aucun de ses devoirs,  
Et conteste à tous le savoir.  
Refusant d'user de justice,

À ceux qui subissent supplice.

Ce serviteur acerbe et cruel,  
Et au nom d'un abject rituel,  
Use de fourberies légales,  
Xénophobe autant que raciale.

Quelle que soit faute commise,  
Uniquement pour nous maintenir  
Indolents et pour se prémunir,

Notamment de quelque révolte.  
Obséquieusement désinvolte,  
Usant du fruit de nos vendanges  
Se saoule, s'imaginant ange.

Oublieux de ses forfaitures,  
Nous maintenant sous dictature,  
Tente de singer démocratie.

Ouvrant ses mains pour nous étrangler,  
Faisant fumée à nous aveugler,  
Faisant figure d'importance  
Et nous dit soyez en confiance,  
N'ayez crainte sur vous je veille.  
Sans aucun doute, il nous surveille,  
Et certains de tendre l'autre joue,  
S'imaginant ainsi, être absous.

## Jouets.

Et si nous n'étions que jouets biologiques,  
Petits soldats de plomb d'un jeu bionique,  
Manipulés par un enfant démoniaque,  
Qui de notre univers serait le monarque.

Propulsés tels les dés sur un plateau de jeu,  
À la merci de son caractère ombrageux,  
N'ayant d'autres choix que vivre ses caprices,  
Ballottés sans cesse de vertus en vices.

Guerroyant au bon vouloir de ce petit dieu,  
Massacrant tout, pour ce faux miséricordieux,  
Sans jamais pouvoir changer le cheminement  
De ce jeu absurde, imposé malignement.

## Compétition.

Grandir, au cœur l'envie de gagner sur l'autre,  
D'aller le plus vite et d'aller le plus loin,  
Pour vaincre, quitte à tricher et jouer des poings,  
Ne fera jamais de nous de bons apôtres.

Concourir n'est que vile discrimination  
Pour celui qui se pose en juge des parties.  
Les compétiteurs sont-ils ainsi répartis  
En catégories pour subir élimination ?

Lorsqu'il en est de même pour l'apparence,  
Et que le clair l'emporte sur le plus foncé,  
Que de chair identique l'une est encensée,  
Tandis que l'autre n'est qu'en désespérance.

Combien de temps pour bannir la compétition ?  
Faudra-t-il lutter pour bon droit d'égalité,  
Et admettre enfin pour chacun la liberté,  
Jusqu'au jour de mutuelle compréhension ?

Que vienne cet instant souverain entre tous,  
Pour nous affranchir d'une telle absurdité  
Qui nous conserve dans la crédulité  
D'un bien mauvais orgueil qui nous éclabousse.

## Liens.

Tous sommes avec les attaches  
Que l'existence a tissé pour nous,  
De l'un à l'autre, dans ses remous,  
Et que nous espérions sans taches.

Liens que brise quelquefois l'ire  
Suscitée par sottie jalousie.  
Lors nous voudrions pris d'amnésie,  
Tant chagrins que pour un empire,

Laisserions choir. Allant dans la vie  
D'un pas décidé à renouer  
Ces liens que nous avons dénoués,  
Par excès d'orgueil inassouvi.

Il nous faut demander le pardon,  
Pour de nouveau vivre en harmonie,  
Et nous sortir de cette agonie  
Où sont nos âmes sur des chardons.

## Piteuse humanité.

Traités moins bien que des animaux,  
Relégués aux bas-fonds infernaux.  
Fillettes vendues par leurs mères  
Pour quelques piécettes amères.  
Hommes privés de leurs attaches,  
Exécutants d'ignobles tâches  
Contre pitance maigrichonne.  
Âmes perdues de Babylone.

Corps malmenés et saignées à blanc,  
Curés jusqu'au tréfonds, tout tremblants  
D'innocente culpabilité,  
Ayant perdu toute dignité.  
Morts vivants sans aucun avenir.  
Immuable présent à tenir,  
L'échine courbée de misère  
Durant une vie de calvaire.  
Sans cesse aux corvées les plus viles  
Étant chaque jour plus servile.

Rester misérable ou mourir  
En mutinerie, il faut choisir.

## Dédain.

Ce soir ma vue se brouille,  
Sont-ce des larmes de sommeil  
Qui altèrent ainsi mes yeux,  
Ou les larmes que je n'ai versées  
Lors que la liberté me fut confisquée.

Car trop occupé de ma personne  
J'allais dans le confort et l'insouciance,  
Tandis qu'ils muselaient le verbe  
De criaileries médiatiques.

Ce soir mes mains tremblent,  
Ma plume est malhabile et rétive  
Au papier qui reçoit mes plaintes.  
J'ai tant de maux à transcrire,  
Mais les mots ne viennent plus.

Ô vous qui chaque jour offensez,  
Nos cœurs et nos âmes et nos chairs,  
Vous qui demeurez dans vos palais,  
Terrés et gavés sans vergogne aucune,  
Je n'ai pour vous nulle haine,  
Seulement du mépris.

## Petit Homme.

Présidant toujours à la solde des marchands  
Faisant jolie gueule pour endormir les sots  
Fourbe, menteur, carnassier, faisant fi des sceaux  
Il défait nos droits, babines se purléchant.

Ignoble personnage, prévaricateur,  
Vantant les mérites de vils dérèglements,  
Afin de fourbir sa gloriole sottement,  
Ne laissera trace que de prédicateur,

D'une religion strictement pécuniaire.  
Petit personnage sans foi qu'argent sale  
À l'âme d'une profondeur abyssale  
Ne désirant que nous gaver de misère.

Plongera aux oubliettes de l'histoire,  
Tel un Nabot Léon de triste mémoire.  
Alors nous aurons plaisir à ses déboires,

Et chanterons des hymnes d'allégresse,  
De voir ce misérable dans la détresse.  
Puis, pris par la joie, chérirons nos maîtresses.

## Morituri te salutant.

Gueule en sang, le nez déchiré sur la chaussée,  
Combattant de liberté battu par la loi,  
À l'ordre, sans ambages rampe et soumets-toi !  
Ou meurt sous les bottes de la maréchaussée.

Petit-bourgeois craintif de l'orage et des coups,  
Littérateurs et philosophes timorés,  
Poètes engagés cachés sous vos cahiers,  
C'est pour vous, votre salut, qu'ils sont sous les coups.

De par le monde, ils souffrent et vont en geôle,  
Afin d'ouvrir les portes closes du bonheur,  
Afin de clore l'irréremédiable malheur.  
Mais aucuns de nous n'ôtent sa camisole,

Et demeurons dans une quiétude feinte,  
À consommer sans mesure, d'inutiles  
Produits contrefaits sans la moindre contrainte.

Si nous n'y prenons garde c'est le futile  
Qui bientôt sera la fin de nos plaintes  
Et la gloire impudente des mercantiles.

## Le vrai visage des assassins.

Il est des assassins qui ne sont inculpés,  
Ils règnent indignes et tristes personnages.  
Habités aux courbettes à leur passage,  
Jamais par leurs meurtres ne sont préoccupés.

Ils envoient des foules entières à l'abattoir,  
Parfois des mercenaires accomplir besogne  
Afin que demeurent immaculées leurs pognes,  
Tandis que leurs esprits ne sont que dépotoir.

Aux juges et procureurs ils n'auront à faire,  
Ceux-là ne sont ici que par leur bon vouloir,  
À fausse justice ils sont les faire valoir,  
Ne se souciant point de leurs sales affaires.

Petits soldats vont combattre aux pays lointains  
Pour satisfaire leur appétit de pouvoir  
Et soutenir quelque industriel byzantin.  
Petits soldats meurent, ce n'est que leur rôle,  
Non pour la patrie mais des nantis les avoirs.  
Et les assassins chantent la barcarolle.

## Panem et circences.

Se savoir connu et reconnu à tout prix,  
Starisation télévisuelle des veaux,  
Stérilisation massive des cerveaux.  
La technologie au service du mépris.

S'imaginer autrement que pauvre quidam,  
Mystifier sa propre destinée, méprise !  
Leurrer le monde de fausses entreprises,  
Faire croire que putain hors du macadam,

Deviendra gente dame d'un milliardaire.  
Porter au pinacle de beaux aventuriers  
De pacotille, dans le civil, charcutiers,  
Magnifiés par une bêtise ordinaire.

Réseaux câblés pour manipuler la raison,  
Raison du plus fort pour pensée unique,  
Petite maison, mésamour idyllique,  
Endettement total jusqu'à la déraison !

Liberté surveillée, devoir de consommer.  
Bio cancer sous atmosphère médiatique,  
Et vert-de-gris pour écolos frénétiques,  
Feu Maslow de désarroi doit se consumer.

Naguère n'était pas mieux, trimer pour vivre,  
Demain ne sera pire, hobereaux banquiers,  
Par fusion auront occis les boutiquiers,  
Mêmes jeux et pains, tous à en être ivres.

Toujours plus d'électricité à délivrer,  
Pour exaucer des besoins bien inutiles,  
À l'existence, qui n'est que vaudeville  
Masquant misère de ceux qui sont à œuvrer.

Puis les oubliés, ceux de continents entiers,  
Qui suffoquent par notre délétère incurie,  
Dont aussi les ecclésiastes de la curie,  
Et les imams aveuglés n'ont nulle pitié.

## Cons battants.

De si longs sanglots se perdent,  
Appels de gorges amères  
Ou reflue le sang des guerres,  
Qu'en leurs bouches un goût de merde

Demeure infâme souvenir,  
De la cruelle destinée  
De pauvres enfants justes nés,  
Délaissant mères au martyr.

Viols et massacres n'ont cesse  
D'ignobles soudards avinés,  
Au nom de Dieu déterminés  
À vivre de scélératesse.